

## LA BONNETERIE AU MOYEN-AGE

par

Marguerite Dubuisson

Les origines du tricot à la main sont fort obscures, et les hypothèses les plus fantaisistes ont été émises sur ce sujet. On a pensé que la fameuse "tapisserie" de Pénélope était, en réalité, un tricot, car seule cette technique permet de défaire et de refaire indéfiniment l'ouvrage. Les Egyptiens de l'époque pharaonique connaissaient-ils le tricotage? Cette supposition a été souvent avancée, car, a-t-on dit, les reines et les déesses, ayant les jambes serrées jusqu'aux chevilles dans d'étroits fourreaux, n'auraient pas pu marcher si ce fourreau n'avait pas présenté une certaine élasticité. Cependant nous ne croyons pas que cette explication soit exacte, puisque les peintres des tombeaux, qui ont représenté tous les métiers en honneur autour d'eux, ne nous ont jamais montré de personnage tricotant.

James Norbury, auteur d'importantes recherches sur les débuts du tricotage, impute aux Arabes l'invention de cette technique et suppose, sans toutefois apporter de preuves absolument certaines, que les premiers échantillons remonteraient jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle avant J-C. et même au-delà. D'après cet auteur, on pourrait établir une filiation entre la très ancienne technique du tissu au métier et celle du tricotage. On aurait eu l'idée de construire une sorte de cadre inspiré du métier à tisser primitif, mais au lieu de le garnir d'une nappe de chaîne dont tous les fils étaient destinés à être croisés avec ceux de la trame, il recevait une série de fiches, plus ou moins rapprochées autour desquelles était enroulé le fil pour former autant de boucles. Lorsque toutes les fiches étaient garnies de leurs boucles, on commençait, à l'aide d'un bâtonnet ou d'un crochet, à faire passer chaque boucle par dessus un fil de laine, formant ainsi le premier rang, et ainsi de suite. Ces cadres primitifs pouvaient être carrés, rectangulaires ou circulaires, mais dans tous les cas le tricot ainsi produit était tubulaire. On voit par là que dans des temps très reculés les Arabes du désert, probablement des nomades, après, sans doute, une période de tâtonnements plus ou moins longue, parvinrent à trouver le principe du métier circulaire, sous une forme bien sommaire et bien schématique sans doute, mais qui, tout de même, lorsqu'elle aura été abandonnée, devra attendre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour retrouver une application.

L'hypothèse de l'emploi du cadre est ingénieuse. Elle permet d'établir un lien entre le métier à tisser primitif et les plus anciennes recherches

de tricotage. Passa-t-on sans transition du cadre au travail sur deux, quatre ou davantage d'aiguilles? C'est peu possible. Il est plus vraisemblable de supposer que le cadre, si rudimentaire pourtant, se simplifia jusqu'à devenir une sorte de bâtonnet hérissé de fiches, sur lequel était monté un premier rang de mailles comme décrit ci-dessus, mais produisant un tricot en bande plate, pourvu de deux lisières.

A quel moment le bâtonnet (origine de cet instrument de tricotage que l'on appela plus tard "l'affiquet") fut-il remplacé par le système des deux aiguilles identiques? Il est difficile de le préciser, mais il semble que ce soit seulement à partir de ce moment-là que le tissu de mailles soit devenu un véritable tricot, au sens où nous l'entendons adjourd'hui, tous les ouvrages antérieurs relevant plutôt du procédé du crochet.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il semble que les plus anciens exemples de tricotage parvenus jusqu'à nous soient ceux qui sont conservés au Victoria and Albert Museum à Londres. Ce sont des sortes de socquettes (ou chaussons) trouvées dans les tombes égyptiennes de l'époque copte et pouvant être datées des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècle de notre ère.

Sir Flinders Petrie, le grand égyptologue anglais, décrit ainsi une de ces trouvailles :

“Dans une chambre funéraire du cimetière de Hawara, furent trouvés des morceaux d'un coffret en bois orné de plaques d'ivoire . . . dans lequel nous avons découvert une chaussette en épaisse laine brune tricotée. . . .”

D'autres échantillons, dont les dates s'échelonnent du III<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècles, provenant, eux aussi, de tombes coptes, se trouvent au Victoria and Albert Museum. L'un est un petit bonnet de poupée, les quatre autres sont des socquettes dont la tige ne dépasse pas la cheville et qui ont la particularité de présenter une case spéciale pour loger le gros orteil. Tous ces spécimens semblent être tricotés au point de côte une et une (alternativement une maille à l'endroit, une maille à l'envers).

La nécropole de Bahnasa livra aussi d'autres échantillons, au nombre desquels il convient de citer une chaussette d'enfant tricotée en bandes alternativement rouges et jaunes, avec, elle aussi, une division pour le gros orteil (IV-V siècle).

Les tricoteurs de cette époque ne semblent pas avoir connu le bord-côte, aussi resserraient-ils parfois le haut de la chaussette à l'aide d'un lacet (Exemple N<sup>o</sup> 593 au Victoria and Albert Museum). Sur cet

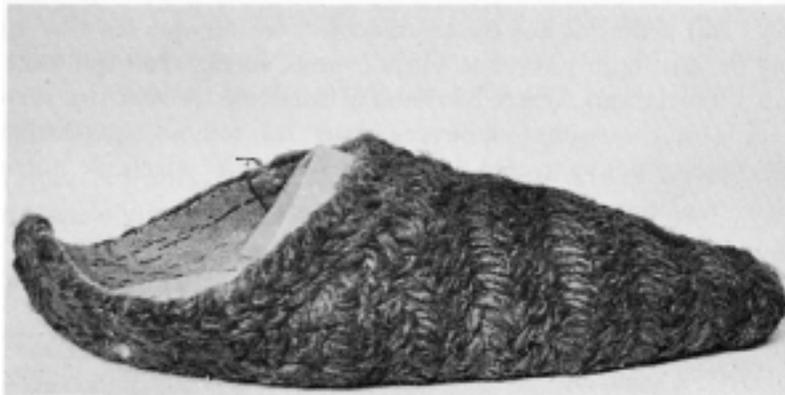
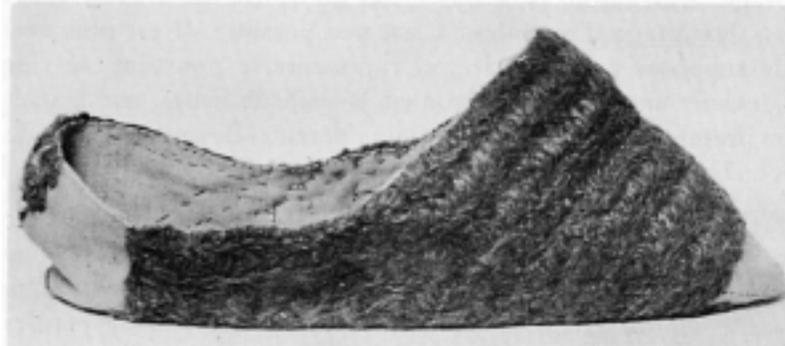
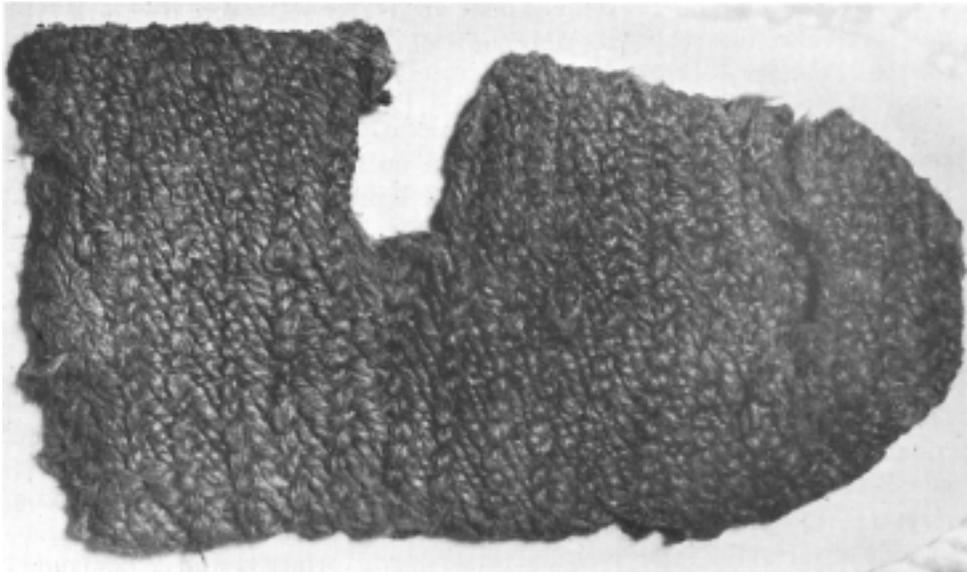


PLATE I

Chaussons tricotés (laine). XII<sup>e</sup> siècle. Fouilles de Mme.  
L. A. Goloubova à Belooziorsk. Musée National  
d'Histoire, Moscou (U.R.S.S.).



#### PLATE II

Moufle tricotée du XIV<sup>e</sup> siècle (laine). Fouilles de Novgorod en 1960.  
Musée National d'Histoire, Moscou (U.R.S.S.).

exemple, comme sur les autres, il existe une division spéciale pour le gros orteil, et l'examen minutieux de la pièce révèle que cette division a été tricotée séparément puis remmaillée. (Cf. Milton N. Grass, *History of Hosiery*, Fairchild Publications, New York, 1955, pp. 108-109).

Il semble que dans ces temps lointains le principe de la diminution existait déjà. Celle-ci était obtenue au moyen d'un croisement de mailles. Enfin signalons une curieuse méthode de finition de la tige: le dernier rang était garni d'un fil réunissant toutes les mailles.

Les fouilles des nécropoles coptes de Bahnsia el d'Antinoé nous ont fourni un important jalon dans le lent cheminement du tricotage à la main. Après, nous sommes dans l'incertitude. Dans les siècles qui suivirent, le procédé fut-il perdu? Non, sans doute, tout au moins en Orient, où, semble-t-il, il était assez répandu, et la rareté ou même l'absence de témoignages n'implique pas forcément que l'on n'ait pas tricoté pendant le haut Moyen-Age. Il faut comprendre que des chaussettes ou chaussons étaient des articles communs, sans aucune valeur, rapidement usés et mis au rebut aussitôt. L'habitude de placer des objets

et des vêtements dans les tombes était au V<sup>o</sup> ou VI<sup>o</sup> siècle de notre ère une survivance des croyances des temps pharaoniques, qui disparut bientôt sous l'influence chrétienne.

Il faudra attendre jusqu'au XII<sup>o</sup> siècle pour trouver de nouveaux exemples de tricotage, et il semble bien qu'à ce moment le travail se soit exécuté sur deux aiguilles, tout comme à présent.

Il existe à Detroit Institute of Arts un fragment de ce qui pourrait avoir été un bas. Il est exécuté au point de jersey, orné d'un dessin géométrique assez élaboré, en bleu sur fond blanc. Selon certains, ce fragment serait d'origine égypto-islamique, c'est-à-dire un peu postérieur à la conquête de l'Égypte par les Arabes, tandis qu'un échantillon conservé au Metropolitan Museum de New-York n'est autre qu'un bas complet, en tricot épais, traversé de bandes horizontales de couleur vive au milieu desquelles se distinguent des motifs décoratifs inspirés de caractères arabes stylisés (Milton N. Grass, *op. cit.*, pp. 110-111, repr.). La semelle et surtout le talon sont maladroitement formés et l'on se demande comment un tel bas pouvait être porté.

C'est également du XII<sup>o</sup> siècle l'on peut dater les trois chaussons (sorte de pantoufles d'intérieur) qui ont été trouvés à Beloozero (région de Vologod, U.R.S.S.) à l'occasion de fouilles menées en 1958 et 1960 par Madame L. A. Goloubova. Ils sont conservés au Musée Historique de Moscou. Selon les renseignements que nous devons à l'obligeance de M. S. Dreyzen, secrétaire scientifique du Musée, ils seraient en grosse laine. Au même Musée est conservée une moufle tricotée du XIV<sup>o</sup> siècle, découverte à Novgorod en 1960 (fouilles de A. V. Artzikovsky). Il est en très grosse laine, et le point est analogue à celui des pantoufles plus anciennes dont nous venons de parler. (Plates I, II)

Au Musée d'Olsztyn (Pologne) se trouve un fragment de vêtement (peut-être un châle) provenant de Rowminy Dolnej. Il est tricoté au point de jersey avec de la laine très épaisse, formant un fort relief. (Cf. Irena Turnau, *Précis d'Histoire du Textile sur les terres polonaises jusqu'à la fin du XVIII<sup>o</sup> siècle*, Varsovie, 1966, p. 88, fig. 55).

D'après tous les exemples que nous venons de citer, il semblerait bien que l'art du tricotage soit venu d'Orient, puis soit passé en Europe orientale, puis centrale. C'est seulement au XIII<sup>o</sup> siècle que l'on peut constater la présence d'articles tricotés en Occident et, notamment, en France. C'est la fabrication du gant qui va donner un essor considérable au tricotage à la main. Il s'agit essentiellement de gants liturgiques, ou du

moins, si l'on en fit pour des civils, ce sont seulement ceux des ecclésiastiques qui nous ont été conservés, le plus souvent en excellent état. Ils pouvaient être en lin, en laine, voire en soie. D'après les historiographes du pape Innocent IV (†1254), celui-ci aurait porté des gants en soie tricotée.

On connaît des spécimens de gants de fabrication italienne, espagnole, allemande (Cf. Milton N. Grass, *op. cit.*, reprod. en face de la page 112). En France, on peut voir au Trésor de la Basilique St-Sernin, à Toulouse, une très belle paire de gants en lin écru, tricotée au point de jersey sur des aiguilles de bois ou d'os relativement grosses, et ils sont décorés d'une rosace en cuivre avec rehauts d'émail cousue sur le dos de la main. C'est précisément le style de cette rosace qui a permis d'assigner une date (XIII<sup>e</sup> siècle) à cette paire de gants, connue, par ailleurs, sous le nom de 'gants de Saint Remy', on ne sait pourquoi, car elle ne peut évidemment remonter à l'époque de Clovis.

Une belle paire, en laine pourpre avec dessins formés, au tricotage même, à l'aide d'un fil d'or, est conservée au Musée des Arts Décoratifs à Paris, et une autre du même genre se trouve au Musée de Cluny, Paris. L'une et l'autre datent du XV<sup>e</sup> siècle. Tous ces exemples étaient-ils de fabrication française? C'est vraisemblable sans toutefois qu'on puisse le prouver. En Angleterre le tricotage était très répandu au XV<sup>e</sup> siècle, et dès le début du seizième, de très nombreuses guildes de tricoteurs étaient dotées d'une puissante organisation. L'apprentissage, long et difficile, était réglementé de façon rigoureuse. Que l'on en juge: il durait trois ans, après lesquels l'apprenti, devenu compagnon, devait parfaire sa formation pendant trois autres années, passées à l'étranger. Au bout de cette période de six ans il était admis à prétendre au brevet d'artisan-maître, pour l'obtention duquel il devait présenter:

- 1°/ Un tapis mesurant huit pieds x douze pieds
- 2°/ Une chemise (ou camisole) de laine
- 3°/ Une paire de chaussettes en laine

Tout ce travail devait être exécuté en treize semaines. (Cf. James Norbury, *Le Tricot hier et aujourd'hui*, dans la revue, WOOL KNOWLEDGE, hiver, 1952.)

Le tapis devait présenter un dessin très complexe composé de feuillages, de fleurs et d'oiseaux, stylisés de façon conventionnelle, et comprendre de vingt à trente couleurs. Il s'agissait, non d'un tapis de pied comme nous l'entendons de nos jours, mais d'une véritable tapisserie pour

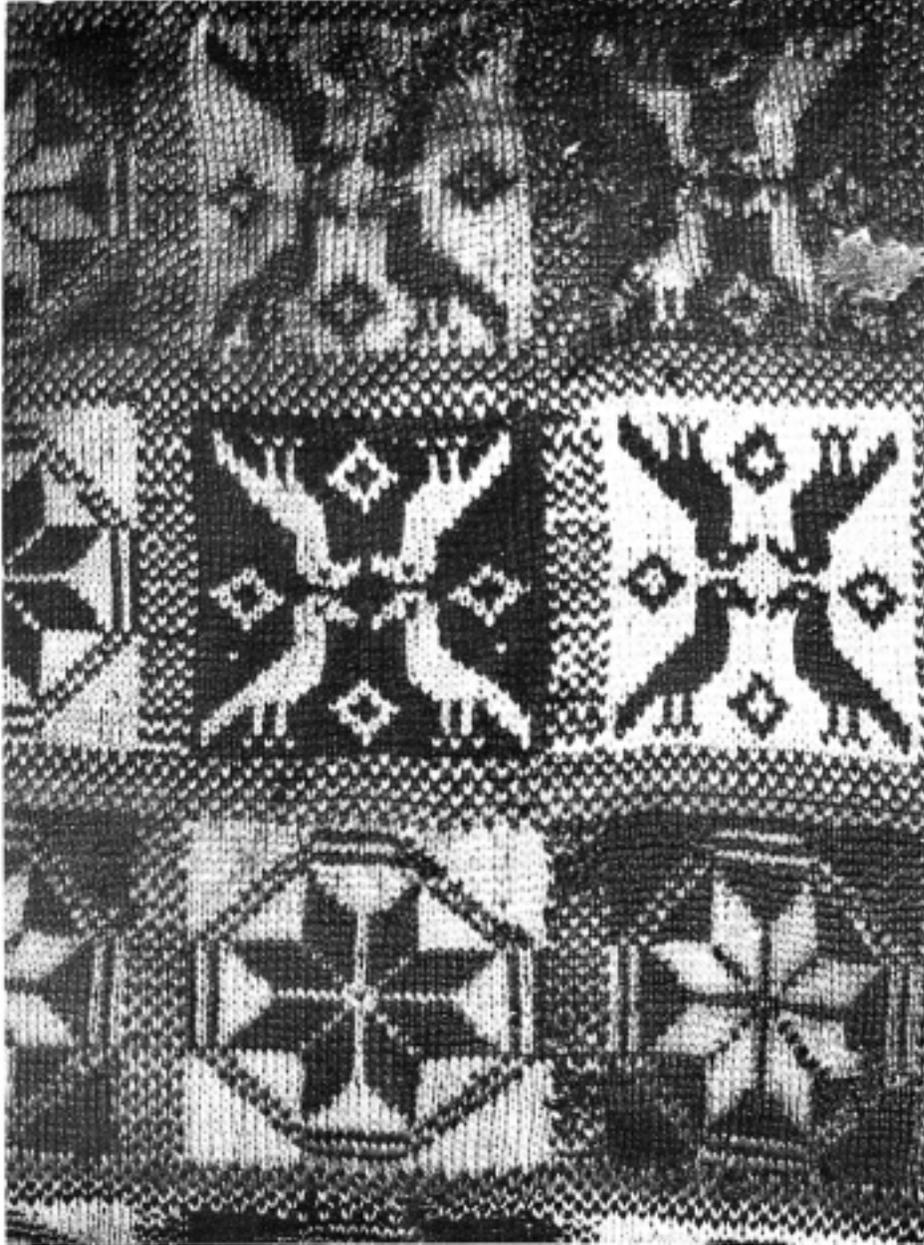


PLATE III

Fragment d'une enveloppe d'oreiller. XV<sup>e</sup> siècle. Monastère de Las Huelgas,  
près de Burgos (Espagne).

accrocher au mur. Signalons qu'il existe au Musée d'Unterlinden à Colmar plusieurs de ces tapisseries exécutées aux aiguilles, au point de jersey, pour l'obtention du brevet d'artisan-maître de la corporation des bonnetiers de Colmar. Etant donné leur style, on est très étonné d'apprendre qu'elles ne remontent qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, et ceci est attesté par les dates inscrites au tricotage sur certains de ces spécimens rarissimes (1740 pour l'un d'entre eux).

Il est curieux de constater que le tricotage, au Moyen-Age et même ultérieurement, était un métier masculin, les femmes, elles, se contentant de filer le textile. Cependant il est absolument certain que, sous le règne de la Reine Elizabeth première, le tricotage, qui offrait un gagne-pain (d'ailleurs très modeste) à un grand nombre d'Anglais du peuple, était pratiqué également par les femmes.

D'après tout les exemples que nous venons de citer, l'application du travail aux aiguilles serait assez restreint : socquettes, chaussons, gants, enfin, tapisseries. Mais on peut supposer qu'il y eut bien d'autres choses exécutées au tricot. En raison du nombre d'articles chaussants que nous avons relevés au cours de cette étude, on peut s'étonner que l'existence du bas tel que nous l'entendons aujourd'hui ne soit attestée qu'à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. A tout le moins est-ce là l'opinion la plus répandue parmi les historiens de la bonneterie. Cependant nous avons cité plus haut un exemple de bas pouvant remonter au XII<sup>e</sup> siècle. D'autre part, une miniature du psautier de la Reine Mary (XIV<sup>e</sup> siècle, British Museum; Londres) tendrait à prouver que dès ce moment, le bas existait déjà. En effet on y voit une dame assise sur un lit et mettant ses bas, dont l'un lui est tendu par une servante, tandis que l'autre est déjà sur sa jambe. Bien sûr cela ne suffit pas à attester l'existence de bas tricotés au XIV<sup>e</sup> siècle, car il pourrait aussi bien s'agir de chaussettes en étoffes, coupées et cousues, tels que celles qui étaient déjà en usage à l'époque mérovingienne. Mais rien ne le prouve. Certes, le miniaturiste a dessiné très soigneusement ce qui semble bien être un bas diminué, fait pour emboîter étroitement une jambe fine et nerveuse, mais peut-être n'y a-t-il là qu'un artifice de dessin. Il n'est pas aisé de se prononcer. D'autre part, lorsque l'on voit, quelque temps plus tard, les jeunes seigneurs se revêtir de collants tels que l'on en vend à l'heure actuelle dans les magasins, il est permis de se demander si certains de ces maillots n'étaient pas exécutés aux aiguilles. Cependant, au premier Congrès International des Arts du Costume (Venise, 31 août-7 septembre 1952), cette hypothèse n'a pas été retenue, ni même avancée.

Dans tous les cas, dès le début du XV<sup>e</sup> siècle, certains vêtements

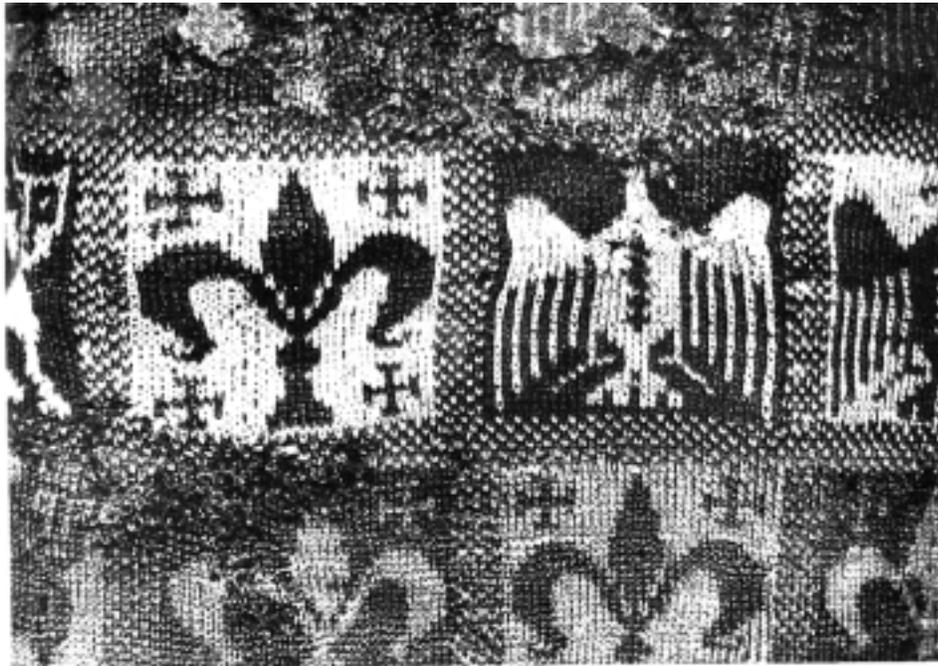


PLATE IV

Fragment d'une enveloppe d'oreiller. Début du XV<sup>e</sup> siècle. Monastère  
de Las Huelgas, près de Burgos (Espagne).

étaient exécutés au tricot, et le célèbre retable de Buxtehude (Ecole allemande, début du XV<sup>e</sup> siècle, Kunsthalle de Hambourg) en est une preuve indiscutable. On y voit une Vierge assise dans une petite chapelle gothique, tricotant une robe pour l'Enfant Jésus, à l'aide de quatre aiguilles. Le vêtement est assez avancé et sa largeur lui permet de former de beaux plis en tuyaux d'orgue; d'élégantes manches courtes, tricotées visiblement du même morceau que le corps, complètent gracieusement celui-ci. Ceci n'est certainement pas de l'invention du vieux maître: il avait sans doute vu tricoter de telles robes.

La monastère de Las Huelgas, près de Burgos, Espagne, conserve des enveloppes de coussins faites au point de jersey, sur deux aiguilles relativement fines, en employant des laines de tonalités opposées qui forment de fort beaux dessins composés de motifs enfermés dans des carrés. Ces motifs représentent des oiseaux, des rosaces, des croix pattées, le tout stylisé d'une manière qui accuse une origine du XV<sup>e</sup> siècle, voire même, peut-être, au moins pour l'un d'eux, de la fin du XIV<sup>e</sup>. Un troisième échantillon est un fragment d'un gant provenant de l'un des tombeaux érigés dans le chœur de l'église de Las Huelgas. Il s'agit d'un riche exemple de tricot ajouré exécuté en lin (ou, peut-être en soie?) sur de minces aiguilles, probablement métalliques. Le style du dessin, très élaboré, ne nous permet pas d'avancer une date, même approximative; on a pu faire de tels motifs à l'époque romane aussi bien qu'à l'époque gothique. Ce sont donc les renseignements historiques qui peuvent, beaucoup mieux, nous fournir une base de datation. En effet, les tombeaux de Las Huelgas sont ceux d'Alphonse VIII, de sa femme Eléonore d'Angleterre, et de divers membres de la famille royale. Ces tombeaux peuvent donc être datés de la première moitié ou du premier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle (Alphonse VIII étant mort en 1214). (Plates III, IV) (Plate V)

Un point intéressant: si nous comparons cet échantillon si élaboré et si fin à la production à peu près contemporaine que nous avons trouvée en Russie et en Pologne, ainsi qu'aux exemples égypto-islamiques conservés aux Etats Unis, nous observons combien les Espagnols étaient plus raffinés, à la fois au point de vue de la conception et à celui de la technique. C'est ce raffinement, cette distinction, et aussi le caractère luxueux de leur travail, qui, plus tard, dans le courant du XVI<sup>e</sup> siècle, va mettre leur production, notamment pour les bas de soie, au premier rang des industries destinées aux souverains et aux princes. En effet, les Espagnols, seuls en Europe, sont à cette époque capables de tricoter des bas de soie, objets d'un prix très élevé qui les plaçaient hors de la portée du commun

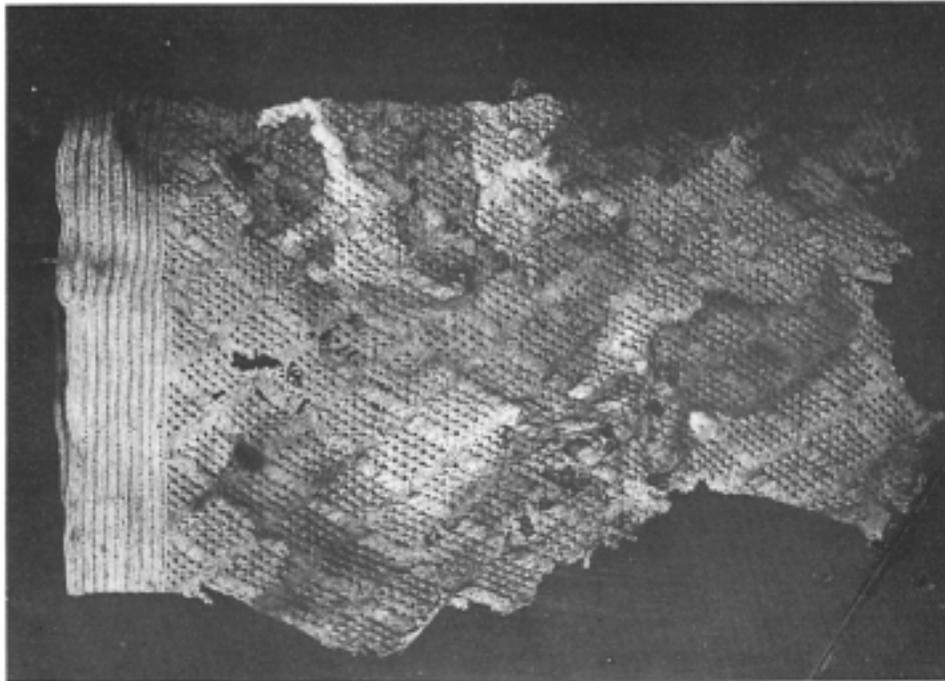


PLATE V

Gant tricoté, provenant d'un tombeau de Las Huelgas, près de Burgos.  
Première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle.

Eupraxia (late fourteenth century, Monastery of Putna (Plates XIII  
and XIV).

des mortels. D'ailleurs les grands seigneurs et même les rois ne s'en paraient que de façon exceptionnelle. Selon les *Annales* de John Stow, publiées à Londres en 1615, Henri VIII ne portait que des chausses en étoffes coupées dans un large tissu, à la vérité, très somptueux. Et le vieux chroniqueur ajoute, "A moins que par chance, il arrive d'Espagne une paire de bas de soie."

Commentant la garde-robe d'Edouard VI, successeur d'Henri VIII, ce même Stow observe; "Le roi Edouard VI avait une paire de longs bas de soie, qui lui avaient été envoyés d'Espagne, à titre de très beau présent." Et, dans la marge, nous lisons, "Sir Thomas Gresham la lui avait donnée."

On conserve au château de Hatfield (Hertfordshire, Angleterre) une paire de bas à jours, en soie, qui, dit-on, avaient été tricotés à la main pour la Reine Elizabeth première. L'origine de ces bas n'a jamais été bien déterminée. Cependant la tradition veut que la Reine ait beaucoup apprécié les bas de soie et que ses dames d'honneur, ayant appris la technique espagnole du tricotage du textile fin sur aiguilles d'acier, aient pris l'habitude d'exécuter à son intention de délicates petites merveilles dont malheureusement aucun spécimen ne nous est parvenu (à moins que la paire de Hatfield House n'en soit un).

Nous avons quelque peu dépassé le cadre de cette étude, qui était essentiellement le tricotage au Moyen-Age. Il nous a paru utile, étant donné que la Renaissance n'a rien apporté ni rien changé à la technique du tricot à la main, de jeter un coup d'oeil sur ses dernières manifestations ou, plus exactement, sur les dernières des temps où elle était reine, avant que l'invention de la machine à tricoter ne vienne lui faire une sérieuse concurrence, préfigurant l'industrialisation de la technique de la maille, telle que nous pouvons la voir aujourd'hui.

Toutefois à aucune époque le tricotage à la main ne fut abandonné, et de nos jours encore sa production artisanale et, surtout, domestique, est considérable en France.